Il convient de rappeler que le premier écrivain argentin à avoir traduit l'un des romans les plus importants de Yourcenar fut Julio Cortázar, qui prêta sa plume pour la traduction castillane de *Memorias de Adriano* (Buenos Aires, Sudamericana, 1955). Trente ans après, Supervielle lui emboîte le pas avec la poésie et le théâtre.

Dans l'avant-propos, Baron Supervielle raconte l'historique de cette amitié littéraire. Ayant traduit une première version de *Sept poèmes pour une morte* (1930), Supervielle le lui envoya par l'intermédiaire des éditions Gallimard. Yourcenar répondit aussitôt et peu de temps après l'invita à sa cérémonie de réception à l'Académie française. Yourcenar lui offrit un exemplaire de la très rare première édition de *Les charités d'Alcippe* (1956), que Supervielle s'employa à traduire aussitôt en espagnol, recueil auquel la traductrice rajouta d'autres vers manuscrits doublés de deux poèmes —« Autrefois » et « Vesper »— issus d'un autre recueil, *Les Dieux ne sont pas morts* (1922). Yourcenar avait depuis longtemps interdit la réédition de ce vieux recueil, qu'elle avait banni de sa bibliographie, le considérant comme une œuvre de jeunesse trop éloignée de son idéal littéraire et trop proche d'un exercice scolaire.

L'échange, tout au long de ces sept ans, donne lieu à des commentaires enthousiastes et amicaux de part et d'autre. La correspondance prendra fin quelques mois avant le décès de Yourcenar, en décembre 1987. On constate que malgré la sympathie qui s'installe entre les deux femmes, une certaine distance initiale persiste, qui est peut-être le fruit de leur méconnaissance mutuelle. Quoique toujours très amicale, Yourcenar laisse entrevoir quelques éclats de dureté en avril 1981, quand elle dit d'un ton ferme et agacé : « Ne prenez pas, je vous en prie, les choses avec cette sensibilité de poète. Mieux vaut ne pas puiser dans le recueil *Les Dieux ne sont pas morts*, qui est franchement très médiocre, et attendre l'opinion de l'auteur » (p. 42).

Il y a aussi un déséquilibre évident qui s'égrène dans cette relation épistolaire : d'une part l'écrivain consacré, récemment nommé à l'Académie française, et face à elle, une poète qui avance avec la seule consigne de la passion dans une entreprise de traduction parfois alambiquée (pour preuve la traduction inachevée de *Feux*) et toujours complexe, qui voue à la première une admiration sincère. Les deux poètes s'étudient et se découvrent dans le partage de la littérature, de la traduction et de quelques éléments biographiques communs. Ces éléments ne sont pas anecdotiques, ils constituent bien au contraire un socle important dans leurs vies et dans leurs œuvres. Il s'agit de la perte de leurs mères respectives quelques jours après sa naissance pour Yourcenar ou dans la toute petite enfance pour Supervielle. L'absence —ou la présence en creux— de ces mères, qui guideront depuis l'ombre leurs pas, trouve un prolongement naturel

dans leurs exils respectifs. Pour la Française ce havre sera Petite Plaisance, dans le Maine, son refuge outre-Atlantique, pour l'Argentine ce sera à Paris ou la Bretagne. Supervielle confirme cette empreinte de l'exil dès son premier jour de séjour en Amérique chez Yourcenar. Au bout d'un an d'échanges Supervielle lui demande de l'appeler «Silvia» et non plus «Chère Madame». Peu à peu la confiance s'installe, au gré du partage. Supervielle fait preuve de confiance quand, un jour, elle lui envoie un recueil comportant deux cents de ses poèmes : « D'une part —dit-elle—, je ressens le besoin d'être lue par vous, de l'autre, comme les portes des éditeurs sont fermées pour la poésie, je ne sais plus à qui m'adresser » (p. 47). Supervielle lui enverra aussi les premiers recueils de sa plume, dont *Pleine blanche* (1978). Yourcenar lui répondra de façon laconique : « J'aime certains de vos poèmes, toujours si tristes » (p. 53). Leurs avis, convergents ou divergents les rapprochent, tissant cette passion pour la littérature et son secret poétique.

Yourcenar encourage encore et toujours Supervielle dans la traduction de ses propres textes et de ceux des autres (même si elle n'a pas apprécié la poésie de Alejandra Pizarnik, traduite conjointement par Supervielle et Couffon). Malgré une assez bonne connaissance de l'espagnol, elle avoue ne pas pouvoir la suivre dans une lecture très fine et en filigrane, ne pas pouvoir décrypter tous les sens cachés que renferme le choix de chaque mot. Elle est charmée par la qualité de la préface de Supervielle pour *Las caridades de Alcipo*. C'est lors de la parution chez Visor d'*Alcipo* que Yourcenar commence à songer à l'inviter pour un séjour de travail chez elle. Après son seul séjour en été 1983, afin de relire et corriger la traduction de ses pièces de théâtre, l'amitié entre les deux s'affirme. L'amour pour la langue espagnole de Yourcenar est sincère et elle répète ses louanges chaque fois qu'elle en a l'occasion. Elle voue une admiration sans égal à la poésie de Borges, à qui elle consacre un bel essai —fruit d'une conférence donnée à Harvard—, « Borges ou le Voyant », recueilli après sa mort dans *En pèlerin et en étranger* (1989). Yourcenar et Supervielle se lient d'amitié avec Borges et María Kodama. L'une et l'autre emprunteront le chemin de Genève pour rendre visite à l'écrivain peu avant sa mort. L'amour des voyages chez Yourcenar (elle se définissait volontiers comme *la femme des voyages*), consubstantielle à son œuvre et à sa pensée, trouve son point de fusion dans l'entre-deux terres de Supervielle, ce monde construit en suspension sur la mer.

Il y a aussi le partage d'une même vision de la traduction, qui caractérise le travail de Supervielle et qui trouve chez Yourcenar une complice active. On découvre les déboires de la cuisine éditoriale lors des aléas de l'édition de *Teatro I* chez Lumen. Yourcenar confie à Supervielle avec beaucoup d'amertume les

retombées paradoxales de son succès public d'écrivain : le fait de ne pas avoir davantage de temps à consacrer à sa création littéraire. « Car ce travail dit de *création* —dit-elle— qui devrait passer le premier pour l'écrivain, passe en réalité le dernier ou tout au plus l'avant-dernier. De sorte que le *succès*, si on peut employer ce pauvre mot, a pour paradoxal résultat d'empêcher l'écrivain d'écrire » (p. 43). Bien entendu, cette complicité s'étend aussi à l'ineffable Borges, qui avoue sur son lit de mort genevois à Supervielle : « Au fond, la littérature n'est que de l'affection ». A quoi Yourcenar rajoute à son tour : « J'irais plus loin même, et je dirais «de l'amour». Le voilà libre, mais le monde est plus pauvre quand il y a un grand poète de moins ». (p. 75).

Ce petit livre de correspondance s'inscrit désormais, de par sa qualité et sa sensibilité poétique, dans les œuvres respectives de Yourcenar et Supervielle. C'est un précieux témoignage épistolaire de deux humanistes de notre temps qui, pour reprendre les mots du commentateur Halley, *sont pleinement conscients que la beauté du monde court à sa perte, éloignées du fracas de la société moderne et pourtant toujours en contact avec la vie qui les entoure*. Ce dialogue s'enrichit, bien entendu, du remarquable travail d'édition critique accompli par ce grand spécialiste Américain de l'œuvre de Yourcenar qu'est Achmy Halley, qui a soigné le texte avec ses notes et commentaires indispensables pour le lecteur.

Last but not least, en écho de cet échange épistolaire et pour mieux connaître les sujets qui reviennent souvent dans l'œuvre de Supervielle —dont les inlassables réflexions sur la traduction et le passage d'une langue à une autre font partie— on recommande la lecture d'un autre titre de sa plume publié simultanément avec celui-ci, *Journal d'une saison sans mémoire* (Gallimard, coll. Arcades, 2009).

AXEL GASQUET
Université Blaise Pascal (CELIS)